

Des vestes à l'épreuve des balles aux gilets pare-balles

Chez nos voisins américains, les années 20 furent celles de la Prohibition, et il est notoire qu'elles fournirent aux organisations criminelles l'occasion de s'enrichir rapidement avec leurs réseaux clandestins de distribution d'alcool, surtout à Chicago et à New York. Comme il fallait s'y attendre, les autorités eurent tôt fait de mettre sur pied des escouades dédiées à enrayer ce trafic illégal, ce qui déclencha une longue vague de violence où tous les coups étaient permis. Il suffit de se rappeler les épisodes de la série télévisée *Les incorruptibles* pour voir la puissance des armes à feu utilisées tant par les criminels que par les policiers, surtout la mitraillette Thompson de calibre .45 ACP.

Or, des deux côtés, on cherchait évidemment à se protéger lors de ces affrontements, ce qui donna naissance à une nouvelle industrie : celle des « vestes légères à l'épreuve des balles », selon le langage de l'époque. Bien sûr, les forces armées, qui se relevaient à peine de la Première Guerre mondiale (la Grande Guerre), disposaient déjà d'équipements protecteurs personnels faits de plaques d'acier, mais leur poids respectable n'avait rien d'attirant pour des combats de rue...

On vit donc arriver des vestes relativement légères, bien que constituées de plaquettes d'acier superposées à la façon d'un toit en bardeaux, contenues dans un tissu de lainage pour leur donner toute l'apparence d'une veste de costume trois-pièces, avec des boutons et des pochettes, portées aussi bien par les gangsters que par les « incorruptibles » de la police. Or, ces fausses « petites vestes » pouvaient quand même stopper un projectile de calibre .45 ACP...

Sans surprise, les fournisseurs à la recherche de nouveaux marchés ne mirent pas de temps à se pointer à Montréal qui, pourtant, échappait à la violence signalée au sud de la frontière et où les fusillades constituaient encore des événements rares. Toujours est-il qu'en mai ou juin 1928, une démonstration d'une telle veste, de marque Dunrite, fut effectuée par un vendeur devant les membres du Comité exécutif de la Ville de Montréal. Tout indique que ces derniers en furent très impressionnés, puisque le 6 juin 1928, par la résolution 29821, les élus donnèrent une suite favorable à la réquisition soumise le 1^{er} juin par le chef de police de l'époque, Pierre Bélanger, pour



Seule photo disponible d'une veste Wisbrod, prise le 16 octobre 1969 sur les lieux de l'arrestation de Richard Blass, au 4543, rue Fabre. Toutefois, il aurait été plus approprié de dire « plastron pare-balles », car la Wisbrod ne protégeait que le devant du porteur.

l'achat de six « vestes à l'épreuve des balles », au prix unitaire de 140 \$.

Il est intéressant de noter que le fournisseur, au nom étonnant de « The Detective Publishing Company » de Chicago, recommandait que la moitié des vestes soit de taille « moyenne » et l'autre moitié de taille « large » : rappelons qu'à l'époque, les normes d'embauche étaient différentes de celles d'aujourd'hui quant à la taille des recrues... De plus, le fournisseur, un certain J. V. Walsh, était tellement convaincu de l'efficacité du produit qu'il garantissait le remplacement sans frais de toute veste endommagée par une balle alors qu'elle était portée par un policier en devoir... Malheureusement, aucune de ces vestes n'a été conservée.

Ce premier achat de « vestes » pare-balles, en juin 1928, fut suivi d'au moins une autre acquisition, par le Service, de pièces d'équipement du même genre, à une date qu'il n'a toutefois pas été possible d'établir avec certitude. Le fait demeure que, dans les années 1950 et jusqu'au début des années 1970, il y avait à bord du camion de la Section technique – maintenant le GTI – au moins trois vestes de marque Wisbrod,

de fabrication américaine et aux caractéristiques identiques à celles de la veste Dunrite. Durant la même période, des plastrons Wisbrod étaient également disponibles dans les locaux du Bureau des enquêtes criminelles (BEC), devenu la Section des enquêtes criminelles (SEC). Il n'était pas rare, dans les années 60 – avant la création des unités d'intervention –, de voir des enquêteurs du BEC partir en vitesse avec une Wisbrod et un fusil 12 ou une mitraillette Reising .45 ACP dès qu'un suspect barricadé était signalé. C'est ce qu'on appelait une « force de frappe »... Mais encore là, nous n'avons conservé aucune de ces valeureuses Wisbrod.

Au milieu des années 1960, la veste Spooner, devenue le standard nord-américain en ce domaine, d'un poids de 19 livres (8,6 kilos), a supplanté la Wisbrod au Service. Enfin, il a fallu attendre 1976, avec l'avènement des Jeux olympiques de Montréal et la création du groupe d'intervention Alpha, pour que l'acier cède sa place à la fibre synthétique, le fameux Kevlar, et que les vestes à l'épreuve des balles deviennent les gilets pare-balles portés de nos jours.

Référence : Archives de la Ville de Montréal